

(&) So Weiter

Solo Arts Martiaux - Création 2025



Conception Stéphane Facco & Yan Allegret
Interprétation Yan Allegret
Direction d'acteur Stéphane Facco

- Résumé
- Genèse
- Note d'intention
- Distribution
- Bios
- Les Guerriers de la Beauté - Article de Yan Allegret - juin 2013
- Contacts

Résumé

Le Solo Arts Martiaux est un voyage entre deux mondes.
Sur une scène vide, un homme se raconte, un sabre de bois à la main.

L'espace de la scène se fond avec celui du combat. Quand l'humanité choisit la représentation de la violence comme une voie, plutôt que de laisser cours à la guerre et à la sauvagerie.

C'est l'histoire d'un amour et d'une quête : celle du mystère que contient l'espace délimité du théâtre ou du ring, où se rejoue devant nos yeux une part de nous-mêmes.

Une beauté se cache là. Une paix. Un partage.

Pratiquant d'Aïkido et écrivain, comédien, metteur en scène, Yan Allegret a entamé il y a 20 ans un cycle de travail portant sur les liens unissant les arts de combat et les arts de la scène.

Le Solo Arts Martiaux est la pièce finale de cette recherche.

GENÈSE



A l'origine de ce projet, il y a une conversation autour d'un café, un dimanche, entre mon ami acteur Stéphane Facco et moi-même. Nous travaillons dans le théâtre tous les deux, nous nous connaissons bien et portons attention au trajet de l'autre depuis plus de vingt ans.

Stéphane Facco connaît mon attrait pour les arts de combat et plus particulièrement les arts martiaux. Il a suivi de loin, tout en pratiquant son propre métier d'acteur en France, mes voyages successifs au Japon, mes créations avec des boxeurs, des combattants de MMA, des maîtres de sabre. Je lui ai déjà parlé de cette part de mon travail. Pour autant, ce sont des univers qu'il ne connaît que peu.

Aussi, ce jour-là, je décide de lui raconter l'ensemble de cette aventure. Comment, finalement, mon amour des arts martiaux et du théâtre se rejoignent et trouvent leur source jusque dans mon enfance. Je lui décris les intuitions qui me traversèrent et m'amènèrent à partir au Japon en 2006. Et comment, à partir de ce premier voyage, dix autres s'étalèrent pendant les 8 années suivantes.

Sous son regard amical, je lui décris les jalons de ma recherche. La découverte de l'Aïkido, celle du plateau. Je lui évoque les rings, les cages et les scènes que j'ai côtoyé en France, en Europe mais surtout au Japon. Je lui parle des

rencontres extraordinaires que j'y ai faites : mes découvertes des entraînements matinaux de sumo dans le quartier de Ryogoku. Mon entraînement improbable avec un maître de Jiu-Jitsu traditionnel sur le parking d'une université de Kyoto. Les galas de MMA de la Saitama Super Arena et ses 87 000 spectateurs... ainsi que les nombreux combats pour lesquels j'ai aidé mes amis combattants professionnels français en tenant la serviette, le chronomètre et la bouteille d'eau au bas du ring.



Alors que mon récit avance, mon ami ne me quitte plus des yeux. Je sens alors que je l'emmène avec moi. Je deviens comme un conteur d'une histoire. La mienne. J'insère de l'humour, du suspens. Je tiens mon ami en haleine, le fait rire. Je lui fait découvrir des aspects de la culture japonaise qui lui sont inconnus : le Jo-ha-kyu. La disparition du Jitsu au profit du Do. L'imbrication entre arts du combat et religion bouddhiste ou shinto. Le rapport à la pratique de l'art dans le Bushido...

Mais surtout, je relis tout cela à ma propre histoire. Je lui parle de mon amour du théâtre, de mon amour des arts de combat et de comment ma vie s'est ancrée dans cet appel que j'ai senti il y a longtemps et auquel j'ai répondu.

Je convoque des figures importantes qui ont jalonné mon chemin : Morihei Ueshiba, Bruce Lee, Jigoro Kano, Miyamoto Musashi, Asashoryu, Wanderlei Silva, Mike Tyson, mais aussi Euripide, Antoine Vitez, Claude Regy, Zeami, Akira Kurosawa et Ryokan.

J'évoque enfin la dimension spirituelle de ces deux mondes. Sans doute le fil le plus profond qui m'unit à ces deux pratiques. Je reviens aux sources. A cette phrase de Morihei Ueshiba « l'Aïkido est la manifestation de l'amour », et comment, peu à peu, le dojo comme le théâtre se sont affirmés en moi comme des espaces sacrés, porteurs d'un mystère qui me porte depuis plus de vingt-cinq ans.

Après une heure, le silence revient. Mon ami me regarde avec un immense sourire. Le récit l'a transporté. il a entraperçu des mondes qu'il ne connaissait pas et il m'a découvert autrement, dans un endroit de parole différent, à la fois direct, simple, sans aucun paravent de fiction. Il me regarde. Il dit : « Il faut faire un spectacle ». Nous nous regardons et sourions en silence. Une brèche vient tout juste de s'ouvrir.

Le travail commence.



« L'art véritable, s'écria le Maître, est sans but, sans intention. Plus obstinément vous persévérerez à vouloir apprendre à lâcher la flèche en vue d'atteindre sûrement un objectif, moins vous y réussirez, plus le but s'éloignera de vous. Ce qui pour vous est un obstacle, c'est votre volupté trop tendue vers une fin. Vous pensez que ce que vous ne faites pas par vous-même ne se produira pas. »

Eugène Herrigel citant maître Awa
Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc

Notes de travail



- Lorsque le public entre, un homme est déjà sur scène, un fauteuil non loin de lui. La lumière est déjà installée, elle ne bougera plus. L'homme regarde chaque personne qui entre, salue, sourit. Sans quitter des yeux le public, il tient en équilibre sur un de ses doigts un sabre de bois. Un boken. Le solo commence ainsi.
- Dans le « Solo Arts Martiaux », il n'y a pas, contrairement à la grande majorité de mes spectacles, de texte écrit. Un canevas tout au plus. La parole sera laissée libre, s'adaptera en fonction de chaque soir, laissant une grande part à l'improvisation.
- Il s'agit de raconter, de narrer une histoire, dans laquelle le théâtre et les arts de combat se mêlent, se découvrent, entrent en résonance et éclairent la vie d'un homme. Une histoire qui ressemble beaucoup à la mienne. C'est à la fois une forme de témoignage, mais aussi une forme théâtrale dans laquelle l'homme peut être plusieurs. Il suffit pour cela de se souvenir de la position du conteur qui peut tout faire exister, en prenant appui sur la scène vide.
- J'ai plutôt eu tendance à écrire très précisément mes spectacles. Aujourd'hui, face à ce récit qui s'appuie en partie sur ma propre histoire, nous avons estimé que nous devons réduire la théâtralité à son expression la plus fine. Nous jouons de l'effet de réel pour emmener la représentation très proche, presque transparente.
- Le rapport au public est fondateur, car il s'agit de témoigner, de transmettre, de dialoguer. C'est pourquoi nous privilégions un rapport direct, simple, un tutoiement initial, de manière à permettre une proximité entre l'homme et le public. Des dialogues peuvent naître. Des incursions brèves dans le public. Des apartés. voire des participations.



- Jouer avec les distances. L'homme sur scène s'émancipe à certains moments du lien direct avec le public, et deviendra alors le paysage qu'il raconte. Le plateau vide sera le support de jeu. On représente alors. Le bokken peut alors devenir un enfant, le vide peut se peupler de présences et l'homme endosser n'importe quel rôle de son récit. A partir de rien, donner naissance à tout.
- Ce projet se joue à la lisière du théâtre. Dans sa construction, dans son propos, dans l'action de raconter une aventure artistique et martiale, c'est une sorte de pas de côté. C'est pourquoi nous n'utiliserons que très peu d'effets lumière ou son. Le bokken et le fauteuil sont les seuls éléments de la scénographie que nous avons voulu épurée, tout en offrant des supports de jeu concrets.
- Il est bien sûr beaucoup question du Japon dans ce travail, et de mon rapport avec ce pays depuis 20 ans. Je vois, à travers ce projet, une occasion de transmettre un peu de toute la richesse que cette culture m'a offert, et qui, tant dans le théâtre que les arts de combat, ouvre des perspectives passionnantes pour la pensée et le corps occidentaux.
- Aujourd'hui, alors que la création approche, j'envisage ce travail comme une déclaration d'amour à l'art, qu'il soit martial ou théâtral. L'immense exigence intérieure qu'ils demandent. Leur infini. Et l'énigme qu'ils contiennent tous deux.

Yan Allegret / Automne 2024

SOLO ARTS MARTIAUX
DISTRBUTION

Conception et mise en scène
Yan ALLEGRET & Stéphane FACCO

Interprétation
Yan ALLEGRET

Direction d'acteur
Stéphane FACCO

Regard extérieur
Yoshi OÏDA

Collaboration artistique
Ziza PILLLOT

Création lumière et régie générale
Philippe DAVESNE

Assistanat lumière
Ysé ALLEGRET

Conseillers Arts Martiaux
Manon SOAVI & Romaric RIFLEU

Assistanat à la mise en scène
Loleh FERAUD

Production / Diffusion
Jean Luc Weinich - Bureau Rustine

Production (&) So Weiter

Corpoduction : CRESCO, Centre Culturel des Bords de Marne, Théâtre Jean-François Voguet, Théâtre Jean Vilar, Nouveau Gare au Théâtre.

Avec le soutien du département du Val de Marne, de la fondation franco-japonaise Sasakawa

La compagnie (&) So Weiter est conventionnée par la Région Ile-de-France

Yan ALLEGRET



Auteur, metteur en scène et acteur. Il dirige la compagnie (&) So Weiter.

Il a écrit plus de trente pièces, toutes portées à la scène. Depuis 2005, tous ses textes sont édités (Quartett, Espaces 34, Quidam Editeur, Koïné, Gallimard Jeunesse, Les Impressions nouvelles...) et créés sur France Culture pour certains.

Il met en scène ses textes depuis 1998 avec notamment avec Yoshi Oïda, Yann Collette, Redjep Mitrovitsa... Ses spectacles sont présentés en France et au Japon.

En 2006, il est lauréat de la Villa Kujoyama et amorce une relation féconde avec le Japon. Il y retournera dix fois entre 2006 et 2014.

Pratiquant d'Aïkido depuis vingt cinq ans, il a enseigné au Dojo Tenshin (Paris 20). Il écrit des reportages ou interviews pour les revues « Karaté Bushido » et « Le monde du Sumo ».

STÉPHANE FACCO

Licencié d'études théâtrales à l'université d'Aix en Provence où il rencontre Yan Allegret, Stéphane Facco poursuit sa formation à l'Atelier Volant du CDN de Toulouse dirigé par Jacques Nichet.

Membre cofondateur du Collectif Drao, il joue et met en scène « Derniers remords avant l'oubli » de J-L. Lagarce, « Push-up » de R. Schimmelpfennig, « Nature morte dans un fossé » de F. Paravidino, « Quatre images de l'amour » de L. Bärfuss,

On a pu le voir sous la direction de Clément Hervieu-Léger, Laurent Pelly, Daniel San Pedro, Alexandra Badéa...



MANON SOAVI



Née en 1982, elle est aikidoka, enseignante d'arts martiaux, et autrice de l'essai Le maître anarchiste, Itsuo Tsuda. Savoir vivre l'utopie (édition L'originel, 2022).

Elle pratique l'aïkido et le kenjutsu depuis l'âge de 6 ans. Depuis 2005, elle étudie également des Koryu 古流 (écoles d'armes anciennes japonaises) avec Tatsuzawa senseï (la Kiraku-ryu, la Choku Yushin-ryu et la Musashi ryu).

Depuis plus de dix ans, elle se consacre entièrement à la transmission de l'aïkido et du Katsugen undo. Elle enseigne au Dojo Tenshin à Paris et lors de stages en France et en Italie. Elle est la première enseignante française à ouvrir une séance Aïkido femmes, en non-mixité choisie.

YOSHI OIDA

Né à Kobé en 1933, formé en philosophie et au théâtre Nô et Kabuki, Yoshi Oïda vit en France depuis 1968.

Comédien légendaire de Peter Brook, il joue aussi au cinéma pour Peter Greenaway ou Martin Scorsese.

Il est l'auteur de trois livres qui dévoilent un parcours riche et singulier. Depuis 1975, il met en scène du théâtre et des opéras. Les spectateurs se souviennent de lui dans « La conférence des oiseaux » (1979), « Le Mahabarata » (1985), « la Tempête » (1991) et « L'homme qui » (1993) mis en scène par Peter Brook.



ZIZA PILLOT



Elle commence son parcours au CDN de Bourgogne à Dijon, et rejoint Marseille en 1989. Jusqu'en 2021, elle partage son temps et sa vie entre la France hexagonale et La Réunion, travaillant avec Les Bambous, scène conventionnée.

Elle a collaboré comme regard extérieur avec les cie's Tamam, Aléaaaa, Argile, Ker Béton, Sakidi...

A partir de 2018, elle devient la collaboratrice artistique de Yan Allegret, qu'elle accompagne sur ses 3 dernières créations : « On prend le ciel et on le coud à la terre » (2018) autour des œuvres de Christian Bobin, « Les enfants éblouis » (2020) et « Jeanne » (2023), écrits et mis en scène de par Yan Allegret.

LOLEH FERAUD

Elle découvre la mise en scène pendant ses études en arts dramatiques au conservatoire C. Munch. Elle met en scène une écriture de plateau « La Dinde » (2023) puis s'intéresse à l'écriture de Jon Fosse en montant « Visites » (2024).

Elle travaille actuellement sur un mémoire pour son master Lettres & Arts à l'université Paris Cité, ayant pour thème « L'adaptation théâtrale du roman ».



De l'Aïkido au MMA, de la scène à la cage, l'artiste Yan Allegret livre son regard

LES GUERRIERS DE LA BEAUTÉ *

Pratiquant d'Aïkido, écrivain, acteur, metteur en scène, Yan Allegret travaille depuis 2004 à mettre en relation le théâtre et les arts de combats. Peu à peu, il a construit des passerelles inédites entre ces deux mondes, les faisant se confronter au travers de spectacles, de textes et de photographies. Itinéraire d'une aventure au bord des rings, sur les tatamis, à l'entrée des cages et sur scène, en France et au Japon. Quand l'art rencontre les arts martiaux...

Par Yan Allegret > Photos : Y. Allegret, Pauline Turmel et Olivier Chambrial



② « (En 2007) Je rencontre l'équipe Haute Tension. Les combattants me proposent de les accompagner au bord du ring et de la cage (...) A mon tour, je les invite sur scène. »

① « En 2006, j'assiste au tournoi de Sumo de l'été. Je suis à trois mètres du dohyo. A cette distance, on sent le souffle d'air lorsque les chaises s'entrechoquent. »

© Yan Allegret

« **U**n espace de vérité. Là où l'on ne ment pas, où quelque chose de nous se révèle. » Je regardais les rings de boxe, les tatamis où se déroulait la pratique martiale; je regardais la scène de théâtre; j'observais ces deux endroits silencieusement et les mêmes mots me venaient à l'esprit: «Là, on ne peut pas mentir.»

Dans ces espaces étranges, une forme de beauté régnait. Une beauté sauvage, très ancienne, qui pouvait soudain se révéler terrifiante et frapper comme la foudre. L'instant du K.O., l'instant de la tragédie, quand les hommes tombent. Enfant, j'avais regardé les films de Bruce Lee. Adolescent, j'avais vu en direct à la télévision Mike Tyson se diriger vers le ring avec, dans le regard, ce quelque chose qui annonçait que

le combat était fini avant même de commencer. Mike Tyson: un acte de présence pure. Bruce Lee: la grâce dans la violence. C'est vers 20 ans que les choses ont véritablement commencé. Une phrase a mis le feu aux poudres. Une phrase de Morihei Ueshiba, lue par hasard dans un livre: «L'Aïkido est la manifestation de l'amour». Au début, je ne comprends rien. Je trouve cette phrase aberrante. Mais cela me marque, profon-



© Yan Allagret

dément, à tel point que je décide d'aller pratiquer l'Aïkido. Au même moment, je commence sur scène l'apprentissage de mon futur métier de comédien. Pas de hasard.

Pendant les premiers temps, j'emmagasine et j'éprouve. Tout s'inscrit dans le corps.

Je réalise que ces endroits ne sont pas inoffensifs. On ne monte pas sur scène ou sur les tatamis impunément. On y devient vulnérable. Mais, en même temps, quelque chose fait qu'on s'y sent... pleinement vivant.

« ACCEPTER DE TOMBER. SE RELEVER. CHEMINER »

Après quelques années, tout en continuant l'Aïkido, je m'intéresse au Sumo, à la Boxe, au Free-fight. L'art de combat devient une source d'inspiration.

Je débute un journal de ma pratique martiale et j'imagine pour la première fois un spectacle, un point de départ : la confrontation d'un acteur et

d'un combattant. Le combattant, ce sera Hacine Chérifi, champion du monde WBC 1998 de Boxe anglaise, catégorie poids moyens. Pendant toute l'année 2004, je vais le voir à Lyon et j'enregistre nos conversations.

« Quand le combat arrive », me dit-il, « on se retrouve seul. On entre sous les yeux du public dans un endroit où peu de gens vont. Et on ne peut plus reculer. Tout se joue au présent. » Les ressemblances avec la scène sont frappantes. L'ancien champion du monde, lorsqu'il parle, captive n'importe qui. Comme le messager dans la tragédie grecque, il a vu le drame et il y a survécu. Le projet que nous ferons ensemble, « La Plénitude des cendres » (2007) est un spectacle construit comme un rêve, dans lequel l'acteur et le boxeur, incarnent chacun une part de l'autre : sa conscience, son double, son frère. Il y est question de combat, mais surtout de ce que le combat nous apprend sur nous-mêmes. Accepter de tomber. Se relever. Cheminer.

« 2000 À 3000 AFFRONTEMENTS DE SUMO »

La suite m'amène au Japon. On est en 2006. C'est l'âge d'or du Free-fight avec le Pride. Dans le Sumo, c'est le règne du Mongol Asashoryu, dont je suis tous les combats sur Internet. Le Sumo et le Free-fight : le grand écart maximum entre la tradition et la modernité. Je décide de partir pour Tokyo.

J'assiste au tournoi de Sumo de l'été. En deux semaines, je vois entre 2000 et 3000 affrontements. Je suis à trois mètres du dohyo, le regard fixé sur le cercle de paille où les combats ont lieu. A cette distance, on sent le souffle d'air lorsque les chairs s'entrechoquent, on entend le bruit des respirations, on perçoit même l'odeur de camélia qui émane de la coiffure des mastodontes de 180 kilos.

Mais c'est l'espace de la lutte lui-même, le dohyo, fait d'argile et de paille, qui m'impressionne le plus. Il s'en dégage une force silencieuse, ancienne,





« La Plénitude des cendres », en 2007, avec Hacine Chérifi, où « il y est question de combat, mais surtout de ce qu'il nous apprend sur nous-mêmes. »

Je rentre en France avec des étoiles dans les yeux.

En France, le Free-fight est interdit par la loi. Les combattants sont marginalisés par la société. Le monde des arts martiaux lui-même les voit d'un mauvais œil. Evidemment, cela m'intéresse. On dit que seuls les poissons morts vont dans le sens du courant...

Je rencontre l'équipe Haute Tension. Les combattants me proposent de les accompagner au bord du ring et de la cage. Je me retrouve aux côtés de David Baron, Jeff Lenogue, Christophe Dafreville, Casimir Bendy et Karl Amoussou. De nouvelles séries photographiques voient le jour.

A mon tour, je les invite sur le plateau. Quand les marginaux du combat rencontrent les marginaux de la scène et de la littérature : deux free-fighters,

© Pauline Turmel

véritablement sacrée. J'apprends que le Yokozuna, le champion suprême, possède un statut équivalent à celui d'un prêtre et qu'il peut procéder à certains rituels. Comme si un champion de boxe était habilité à dire la messe...

En contemplant le dohyo, je comprends que le Japon m'offre là l'une de ses plus belles architectures, majestueuse et pauvre en même temps. Je troque mon stylo pour un appareil photo. De là, naîtra une série photographique : «Dohyo» (2006).

Vient ensuite le MMA, avec le Pride et les 45 000 personnes de la Saitama Super Arena. J'assiste aux combats de Wanderlei Silva et autres légendes

de la discipline. Je remarque : que ce soit dans le Sumo ou le MMA, le public japonais semble prêter peu d'importance à la victoire ou la défaite. Il est par contre extrêmement regardant sur le «comment», et peut soutenir un lutteur si ce dernier perd « de la bonne manière », avec l'esprit juste.

DE LA CAGE À LA SCÈNE POUR HAUTE TENSION

Quelque temps plus tard, un maître de Jiu Jitsu traditionnel me résumera cette attitude par un mot : « Kakugo », qu'il traduit par : « sans espoir d'une récompense et sans crainte d'un châtement. »

un slameur, une danseuse de break, une actrice et un musicien composent la distribution du spectacle. Le titre est évocateur, emprunté à l'écrivain Vincent Eggerix : « Paradis Violent » (2007). Je remarque que les publics se mêlent. Des clichés commencent à tomber de part et d'autre.

« ON CREUSE JUSQU'À S'Y PERDRE »

Pendant toutes ces années, je continue à pratiquer l'Aïkido. Je tente de m'approcher de la phrase de Ueshiba. J'ai parfois l'impression de la comprendre, de l'éprouver, mais souvent, cela



« SUMO OU MMA, LE PUBLIC JAPONAIS PRÊTE PEU D'IMPORTANCE À LA VICTOIRE OU LA DÉFAITE. IL PEUT SOUTENIR UN LUTTEUR S'IL PERD AVEC L'ESPRIT JUSTE »

© Olivier Chambrial



© Olivier Chambrial

1 + 3 « L'espace de la lutte, le dohyo, fait d'argile et de paille, m'impressionne le plus. Il s'en dégage une force silencieuse, ancienne, véritablement sacrée ».

« PARFOIS, SANS QUE L'ON SACHE POURQUOI, UNE PORTE S'OUVRE ET LE MOUVEMENT JAILLIT DANS UNE SPONTANÉITÉ NOUVELLE »



© Olivier Chambrial

« Deux free-fighters (dont Jeff Lenogue, photo), un slameur, une danseuse de break, une actrice et un musicien ». C'est « Paradis violent » en 2007.

repart. Alors on s'y remet. On reproduit le même kata, le même texte, la même scène, un nombre incalculable de fois. On creuse en eux jusqu'à s'y perdre. Et, parfois, sans que l'on sache pourquoi, une porte s'ouvre et le mouvement jaillit dans une spontanéité nouvelle. C'est très clair : la scène est

là, la technique martiale est là, elles sont passées «à travers nous». Dans «Le Zen dans l'artchevaleresque du tir à l'arc », maître Awa s'incline un jour devant son élève Eugène Herrigel et lui dit : « Cela a tiré ». Tout l'apprentissage du théâtre, de l'écriture, peut se résumer à cela. A un moment, j'ai compris et

accepté que c'était la même chose qui était au travail partout. Alors, tout s'est simplifié.

En 2008, je propose à la prison de Fleury-Mérogis des ateliers « arts de combat / arts de la scène ». Pendant un mois, les détenus pratiquent la Boxe anglaise et le MMA avec des combattants pros, puis interprètent sur scène des extraits du Hagakure de Yamamoto, le livre référence de l'éthique samouraï.

« ICI, ON NE JOUE PAS. LA LAME EST RÉELLE »

Je repars au Japon où je rencontre le maître de Jiu Jitsu traditionnel, Kunihiko Tatsuzawa en 2008. Son école, le Kiraku Ryu, est menacée de disparition. « Les japonais », m'explique-t-il, « ne s'intéressent plus à leur propre patrimoine ». Il me prédit la disparition entière des arts martiaux traditionnels. Je réalise avec lui une interview et une série photographique (Karaté Bushido n°370). Pendant les prises de vues, une certaine nostalgie flotte.

Plus je côtoie les dojos et les rings, moins la compétition m'intéresse. La question d'être le plus fort s'efface pour laisser la place à un autre terrain. Finalement, l'outil n'est rien. Un kata. Un texte. Un combat. Une représentation. C'est l'esprit avec lequel on se sert de l'outil qui importe.

Je rencontre alors le maître de sabre Yuta Kurosawa, avec qui je vais réaliser le dernier spectacle



© Olivier Chambrial

En 2008, au Japon, Yan Allegret rencontre et réalise une série photographique avec Kunihiko Tatsuzawa, un maître de Jiu Jitsu traditionnel.



« C'est moins le morceau de tatami roulé que les fils qui nous retiennent au passé, au futur et à une certaine part de soi-même », explique Yuta Kurosawa à Yan Allegret.



Yan Allegret a navigué des arts martiaux très traditionnels aux soirées de MMA ou Pancrace, comme le « 100% Fight ».

de ce cycle : « Neiges », (2009-2012). Le metteur en scène Antoine Vitez disait de l'acteur qu'il écrit sur le sable. En côtoyant Yuta Kurosawa, en assistant à ses

entraînements dans son dojo de Yokohama, la phrase me revient : « Il écrit sur le sable ». L'éphémère est omniprésent dans le laïdo. La coupe ne dure qu'une fraction de seconde, comme une

métaphore de la vie humaine. Ici, on ne joue pas. Tout est réel, à commencer par la lame. Mais l'adversaire n'est plus là. Il est symbolisé par un rouleau de tatamis, planté sur un pieu : « C'est moins le morceau de tatami roulé que l'on coupe », m'explique Yuta Kurosawa, « que les fils qui nous retiennent au passé, au futur, et à une certaine part de soi-même ». L'influence du zen est palpable.

RENCONTRES AVEC...

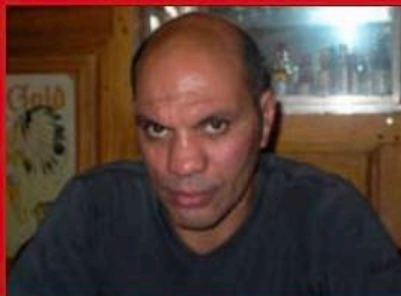
DAVID BARON



« Je suis dans son coin à deux reprises, en Angleterre puis au Japon, le jour de sa victoire contre Hayato Sakurai. Je découvre un homme calme, posé, plaisantant, bien loin des clichés du bad guy. Il dédramatise sans cesse l'enjeu du combat. Il s'en amuse presque. David a été pompier et, à ce titre, il a côtoyé la mort de près. C'est sans doute cette expérience qui lui donne ce détachement et qui, sur le ring, l'a rendu dangereux pour ses adversaires. »

dure une demi-heure, l'homme est colossal et placide. Je teste son légendaire sens de l'humour et lui dit qu'il n'aurait aucune chance face à moi. Je fais 63 kg, lui environ 200. Il me regarde fixement pendant quelques secondes, je m'imagine incrusté dans le mur. Puis il explose d'un rire sonore et me tape sur l'épaule. « French Style ! », dit-il. Deux heures plus tard, je continue à me frotter l'épaule. »

HACINE CHÉRIFI



MUSASHIMARU



« Je rencontre l'ancien yokozuna hawaïen après plusieurs semaines de négociation. L'entretien

« J'avais prévenu l'ancien boxeur que la scène pouvait être impressionnante quand on n'y était jamais allé. Il avait fait semblant de ne pas m'entendre. Le soir de la première, en sortant de scène, je le retrouve dans les coulisses. Il a un petit sourire aux lèvres. Il me dit : « J'ai été surpris. J'ai eu les mêmes sensations que sur le ring. La tension, l'appréhension. C'était la même chose. Il n'y a que les coups qui étaient différents. »

« LE SABRE DE VIE ET LE SABRE DE MORT »

Je fais une nouvelle série photographique avec lui. Nous décidons de réaliser un spectacle, dans lequel toute forme d'affrontement aura disparu. Ce sera « Neiges », joué en France et au Japon en 2012, dans lequel je rejoins sur scène le maître de sabre, accompagné d'une danseuse et d'un musicien.

Yuta m'avait parlé de deux formes de sabre : Satsujinken et Katsujinken.

Satsujinken, c'est le sabre qui donne la mort, le sabre des petits maîtres. Ceux-là utilisent la technique pour dominer, contrôler, soumettre. L'horizon est fermé.

Katsujinken, c'est le sabre qui donne la vie. Il sert alors à la fois à préserver la vie et à pacifier le monde, à rétablir l'harmonie. Katsujinken semble être au-delà du combat. Un endroit où il n'y a plus de dualité. Il arrive peut-être un moment dans le chemin martial, où l'on doit se poser cette question : Katsujinken ou Satsujinken. Et de la réponse dépend la suite du chemin.

Aujourd'hui, je continue à pratiquer l'Aïkido. Pour le reste, je sens que le cycle est arrivé à son terme. Ma perception du combat a évolué. Je crois, aujourd'hui, qu'il n'y a pas vraiment de combat. Pas réellement. C'est nous qui l'avons inventé, parce que nous ne sommes pas allés assez loin en nous, et que nous voyons comme séparé ce qui est uni.

La pratique martiale et la scène me l'ont appris : il existe un endroit sans adversaire, dans lequel l'homme qui nous fait face fait partie de nous-mêmes. Reste à le redécouvrir. »

* L'expression est empruntée au chorégraphe et plasticien Jan Fabre.



Contacts

(&) So Weiter

Artistique - Yan Allegret - yanallegret@gmail.com - 06 60
69 73 74

Production/diffusion - Jean-Luc Weinich -
bureaurustine@gmail.com - 06 77 30 84 23